

ces, et il ne semble pas qu'elle ait jamais mieux joué que dans *Education de prince* : elle est une reine de Silistrie surprenante de vie et de vérité. MM. Brasseur, Guy, Bruly, M<sup>mes</sup> Andrée Mégard, Lavallière, Diéterle méritent les plus grands éloges.

M. Edmond Haraucourt, en son **Jean Bart**, nous met sous les yeux quelques circonstances de la vie du célèbre corsaire. Jean Bart lutte avec les Anglais, il est fait prisonnier, il s'évade, il reconquiert son vaisseau, il sauve Dunkerque de la famine, — enfin il est présenté au Roi. Le drame de M. Haraucourt est varié ; il ne languit pas, et certains épisodes en sont fort amusants. M. Haraucourt a tiré un excellent parti de l'anecdote fameuse du baril de poudre, et le dernier acte, qui se passe à Versailles, est traité avec une adroite gaieté. L'entrevue de Jean Bart et de Louis XIV est des plus singulières. Je ne crois pas que M. Haraucourt ait eu la prétention de nous montrer la rigueur de l'histoire ; il a voulu simplement nous divertir quelques minutes, et il y a réussi. Une intrigue amoureuse entre Claude de Forbin et une jeune élève de Saint-Cyr, Hélène de Frages, sert, semble-t-il, à lier entre eux les tableaux divers du drame : elle n'est pas très heureusement imaginée, et elle est d'une utilité douteuse. Les seules aventures de Jean Bart intéressent le spectateur, et l'intrigue amoureuse n'est pas assez strictement conduite pour rendre cohérent un drame qui d'ailleurs n'a guère besoin de l'être. Le nécessaire est que des pièces conçues dans la manière de *Jean Bart* n'ennuient pas, et la pièce de M. Edmond Haraucourt amuse le plus souvent. M. Coquelin est excellent dans le rôle de Jean Bart.

A.-FERDINAND HEROLD.

### MUSIQUE

Théâtre de l'Opéra Comique : *Le Juif Polonais*, drame musical d'après Erckmann-Chatrian, poème de Henri Cain et P. B. Gheusi, musique de Camille Erlanger.

C'est en somme un personnage sympathique, ce Mathis l'alsacien, l'aubergiste assassin dont MM. Henri Cain, P.-B. Gheusi et Camille Erlanger, après Erckmann-Chatrian, nous content la tragique aventure. Non certes parce que sa victime est un juif, mais parce que ce crime qu'il a commis, il y a longtemps, sur un étranger cosmopolite que personne ne connaissait, lui a été inspiré par les meilleurs sentiments, et pour ainsi dire imposé par la fatalité.

Une froide nuit d'hiver, la nuit de Noël, il songeait tristement que le lendemain ses créanciers feraient saisir ses champs, vendraient son auberge, et que sa femme Catherine et que sa fille Suzel n'auraient plus de pain. Tout à coup, des grelots tintent, un traîneau s'arrête, et un voyageur richement vêtu, un marchand juif polonais, frappe à la porte demandant l'hospitalité pendant une heure, tandis qu'on soignerait son cheval. Il est minuit, tous les consommateurs sont partis, et les deux hommes : l'inconnu, et le pauvre paysan qui pense à sa famille sans ressources, demeurent seuls... Si le lendemain, sur la route, on retrouva errant, abandonné dans la neige, le cheval de l'étranger, et, souillés de sang, son bonnet et son manteau de fourrure ; si par contre on ne retrouva ni son corps, ni certaine ceinture pleine d'or qu'il portait la veille, c'est que Mathis avait cru devoir sacrifier à l'amour conjugal et à l'amour paternel les préjugés d'usage relatifs au bien et à la vie du prochain. — Personne ne le soupçonna, et l'affaire fut classée. — C'est un si bon mari (duo du 2<sup>e</sup> acte avec Catherine), un père si tendre (1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> actes *passim*), un futur grand-père si excellent (duo du 2<sup>e</sup> acte), un futur beau-père si parfait (scène au 3<sup>e</sup> acte avec Christian) et, avec cela, charitable (ne fait-il pas vivre les deux monstres d'ours Kasper et Yokel, accusés jadis à tort de son propre crime ?) que sa cause eût certainement inspiré à M. Magnaud de bien pathétiques « considérants ». Mais sa conscience, non façonnée selon la philosophie humanitaire du président (futur député) de Château-Thierry, le harcèle sans repos.

Dès le 1<sup>er</sup> acte, quinze ans après le meurtre, il nous apparaît sombre et préoccupé. Boit-il un verre de vin de Hunevir, aussitôt ses oreilles bourdonnent, et il croit entendre les grelots du cheval de l'assassiné. Très considéré au pays, dont il est devenu bourgmestre, entouré de l'affection de tous, il est cependant toujours inquiet. Il n'aime pas qu'on parle de cette vieille affaire, presque légendaire déjà, et que les anciens seuls connaissent encore ; la présence à Ribeuville d'un hypnotiseur qui endort les gens et les fait alors parler malgré eux le terrifie ; et la subite apparition d'un Juif Polonais, en tout semblable à l'autre, venant avec d'identiques paroles, la même nuit de Noël, à la même heure, demander l'hospitalité lui fait soudain perdre la tête. Hagaré, il se lève, considère avec épouvante cette sorte de revenant, et retombe comme foudroyé, en proie à un accès de fièvre chaude.

Quatre mois plus tard il est guéri, mais ses visions ne lui laissent plus de trêve. La joie chante autour de lui, sa fille épouse Christian le maréchal-des-logis de gendarmerie, tout le village danse et les arbres sont en fleurs; mais lui, il s'écarte, il fuit la fête, car plus haut que le *Lauterbach* les grelots tintent toujours à ses oreilles. Pour se protéger contre les inconscients aveux du sommeil, il s'enferme dans une chambre solitaire, mais les hallucinations l'y poursuivent, et tandis que les buveurs attardés s'éloignent et s'égrènent dans le village, il s'assoupit lourdement, en proie à un effroyable cauchemar dont un truc merveilleux rend visibles à nos yeux toutes les phases. La cour d'assises lui apparaît, il se voit lui-même au banc des accusés, contraint de confesser et de revivre son crime caché. Des voix se plaignent et le menacent, une marée de sang monte autour de lui, il étouffe, il appelle au secours... voisins et amis accourent, enfoncent la porte, mais l'apoplexie a fait son œuvre. Mathis est mort.

Tel est ce drame intéressant, et bien construit, dont il faut dire cependant que, un peu trop visible, s'y perçoit le désir des auteurs de flatter le public et de gagner ses suffrages. N'est-ce pas pour satisfaire son goût de la diversité que les scènes sombres et les scènes riantes y sont si soigneusement alternées? et la recherche continuelle d'effets extérieurs et de fantasmagorie, plutôt que de psychologie, ne manifeste-t-elle pas chez eux un souci constant de frapper son imagination rapide et primesautière plutôt que d'intéresser sa sensibilité raisonnée? Au musicien, c'est moins des caractères à dessiner et à développer qu'un cadre pittoresque, une atmosphère à créer qu'ils ont fournis.

Il ne s'y est pas trompé, et a entendu leur leçon. Lui aussi, il a fait œuvre positivement pratique, et s'est gardé de mécontenter personne. — (Du reste, qui donc oserait affirmer la nécessité d'agir autrement?) Sans doute, selon le précepte de la charité bien ordonnée, et en artiste élevé et consciencieux, il a commencé par se contenter soi-même, mais il n'a pas oublié non plus de contenter les autres, tous les autres. En premier lieu, il a songé à M. Maurel, le créateur habile du principal, on pourrait dire du seul rôle de son drame. Que sont en effet et Suzel et Christian, et Catherine, et Nickel le médecin, et Walther le buveur, sinon des accessoires animés? Ils entourent Mathis, ils constituent le milieu vivant où il se meut, mais ils n'ont pas d'existence propre, et personne ne

s'intéresse au verre de vin de l'un, non plus qu'à la pâle idylle amoureuse des deux autres.

Après avoir très habilement, avec l'aide de tous ces moyens, indiqué musicalement son décor, le compositeur a donc porté tout son effort sur la peinture de l'assassin en proie au remords, le criminel impuni dont l'état moral intéressant devait nécessairement séduire son esprit hanté de surnaturel et curieux de symphonie dramatique. Malheureusement, le texte ne lui a pas donné l'ample généralisation de ce cas de conscience qu'il eût pu souhaiter. En outre, si M. Maurel est un acteur curieux et impressionnant, il est, il a été aussi chanteur, et ne saurait se résigner à ne pas montrer toutes les ressources de son talent. Aussi son personnage s'oublie-t-il parfois en de gracieuses interruptions de son rôle, pour moduler de charmantes mélodies, des phrases touchantes — tel le duo des grands-parents — qui sont bien hors de situation, mais que le succès qu'elles obtiennent lui rendent sans doute particulièrement chères.

M. Erlanger n'a pas cru devoir l'en priver, non plus qu'il n'a refusé au docteur Nickel sa chanson à boire ou à Walther son amplification sur l'hiver et ses charmes au 1<sup>er</sup> acte, véritables hors-d'œuvre dont le seul but est de protéger les rôles peu importants contre la qualification de « pannes ». Ce rôle de Mathis, sur lequel se concentre toute l'attention, semble donc parfois la distraire en d'étranges intermèdes, et souvent apparaît morcelé et sans réelle unité. Cependant, l'entr'acte du dernier tableau qui lui appartient, et le long monologue qui amène le catastrophe finale sont d'une expression très intense, et prouvent que l'auteur sait, quand il le veut, donner à une situation la couleur et le développement désirés.

Comme musicien, du reste, il a fait ses preuves. Personne n'a oublié l'oratorio un peu dense, mais puissant, de *Saint-Julien l'Hospitalier*, et *Kermaria* qui contenait tant de pages de délicatesse et de charme. La partition du *Juif Polonais* n'en manque pas, elle aussi. Tout particulièrement une note pittoresque s'y manifeste avec discrétion, de la plus heureuse manière, sans excès puéril de couleur locale, et on peut dire que le 1<sup>er</sup> acte offre un tableau charmant de la vie alsacienne. Si quelques-uns ont trouvé que sa mélodie ne se montrait pas essentiellement abondante et jaillissante, tous ont reconnu la haute distinction sans préciosité de ses combinaisons harmoniques et son entente de l'instrumentation. Même, selon l'usage

un peu simpliste qui accorde l'épithète de « personnels » aux musiciens qui ont su éviter à la fois de ressembler à Wagner et à M. Massenet, on n'a pas fait difficulté de reconnaître que M. Erlanger avait eu cette double, et même cette triple bonne fortune. Cependant lui aussi, comme tout le monde aujourd'hui, a employé le *leitmotif*. Mais il l'a fait dans le seul désir de donner à son œuvre de l'unité musicale, et aussi par coquetterie, pour témoigner de sa rare dextérité. En effet, tout est catalogué dans sa partition, chaque chose a son thème — le vin blanc lui-même se manifeste par un arpège et quelques accords de sixte — mais ces thèmes sont de simples éléments (des *fragments proposés*, comme on dit dans les divertissements de fugue) qui s'enchâssent dans la trame symphonique, sans jamais se développer ni se transformer — ils sont d'essence quasi-matérielle et non psychologique. Le remords, sujet même du drame, le remords qui en tue le héros, à longue échéance il est vrai, la musique ne le peint pas *in abstracto*, mais se contente d'en exprimer la manifestation extérieure : le bruit de sonnettes que croit entendre Mathis.

Mais au public, pas plus qu'aux librettistes, il n'incombe de s'occuper constamment de psychologie. Sans chercher midi à quatorze heures, ce qui, après tout, est outre-passer les droits de chacun, il a pris au *Juif Polonais* un vif plaisir mêlé d'émotion, et il l'a témoigné par d'unanimes et très chauds applaudissements. Chacun en peut prendre sa part très légitime : tout d'abord M. Erlanger, qui a prouvé une fois de plus ses qualités sérieuses de musicien, et son réel instinct scénique ; M. Carré, qui, avec son décorateur M. Jusseaume, réalise de nouvelles merveilles à chacune de ses créations ; les artistes vaillants conduits par M. Luigini qui ont si bien secondé les auteurs : M. Maurel, M<sup>lles</sup> Guiraudon et Gerville Réache, MM. Clément, Carbonne, Vieulle et Rothier ; et enfin MM. Erckmann-Chatrian, dont MM. Cain et Gheusi ont adopté même la prose dans ce drame au succès souvent éprouvé depuis 1869, succès qui devait nécessairement recevoir aujourd'hui une consécration nouvelle avec la musique tour à tour gracieuse et impressionnante si adroitement écrite par M. Erlanger.

### §

La vieille tradition des *concerts spirituels* consacrés à des œuvres religieuses le Vendredi Saint s'abolit malheureusement de plus en plus. Au théâtre lyrique seul elle est encore res-

pectée, et à leur grand honneur MM. Milliaud ont fait entendre cette semaine la naïve et si douce *Ruth* de César Franck, le *Repos de la Sainte famille* de Berlioz et la *Prière du matin* de M. de Saint-Quentin, encore qu'ils aient cru devoir ajouter à ces oratorios une mise en scène artificiellement imaginée.

Au Châtelet, le *Stabat* de Pergolèse s'est timidement glissé parmi des œuvres toutes profanes, et aux concerts Lamoureux, selon l'usage, en fait de religion on a célébré la seule religion wagnérienne. Il paraît même qu'en un théâtre civique (?), sous la présidence de M. Anatole France — l'ancien auteur des *Noces Corinthiennes* — M. Jaurès a discoursé sur l'art en une conférence encadrée de musique vaguement anarchiste, avec échos de la *Ravachole*. On ne nous a pas dit si ensuite on a mangé du veau. En tout cas, j'en suis certain, on s'est abstenu de cochon, car s'il est permis de manquer de goût à l'égard des catholiques, il est certaine confession religieuse envers qui le tact est officiellement recommandé.

PIERRE DE BRÉVILLE.

### ART MODERNE

G. d'Espagnat et Albert André. — Georges Seurat. — Bonnard, Denis, Ibels, Maillol, Hermann Paul, Ranson, Roussel, Sérusier, Vallotton, Vuillard. — Première manifestation du Groupe Esotérique. — Photographies. — Memento.

Monsieur d'Espagnat, dont les dessins et les bois se font si justement apprécier pour leur délicatesse et leur précision, expose, chez M. Durand-Ruel, une série importante de peintures et de pastels, où se révèle avec honneur un art jeune, parfumé de fraîcheur.

Ce n'est pas que l'artiste ait atteint, sans effort, un pareil résultat. Je me souviens de toiles anciennes. Mais il a su se dégager, se surprendre et s'exprimer. Il serait, néanmoins, malaisé de ne lui reconnaître pas certaines parentés un peu trop proches encore avec l'art de plusieurs aînés, et l'influence prépondérante sur sa vision, même sur son métier, de Renoir est sensible partout. Souvent même (moins dans les toiles que je veux croire les plus récentes), on se méprendrait jusqu'à croire, s'il était possible, à du Renoir d'un faire alourdi.

Je m'arrête à des bouquets exquis de jeunes filles baignant en l'air lumineux et pur des belles après-midi parmi les pelouses des grands arbres : gestes prompts, ingénus, sourires et joies des enfants dansant des rondes, études vigoureuses et